



MACBETH

un spectacle de
CARMELO BENE

THEATRE DE PARIS
DU 11 AU 16 OCTOBRE

M A C B E T H

d'après WILLIAM SHAKESPEARE

Mise en scène :

Décors : CARMELO BENE

Costumes :

avec : Susanna JAVICOLI
Carmelo BENE

Musique : Giuseppe VERDI

Orchestration et direction : Luigi ZITO

Ingénieurs du son : Roberto CHESSARI
Gianni BURRONNI

Techniciens : Mario CARLETTI
Franco BONANNI
Elio POTENZA

Régisseur général : Mauro CONTINI

Co-réalisation Théâtre de Paris, Festival d'Automne.
Avec le concours du Centre International de Dramaturgie, le service des relations internationales du Ministère de la Culture, et l'A.F.A.A.

C A R M E L O B E N E

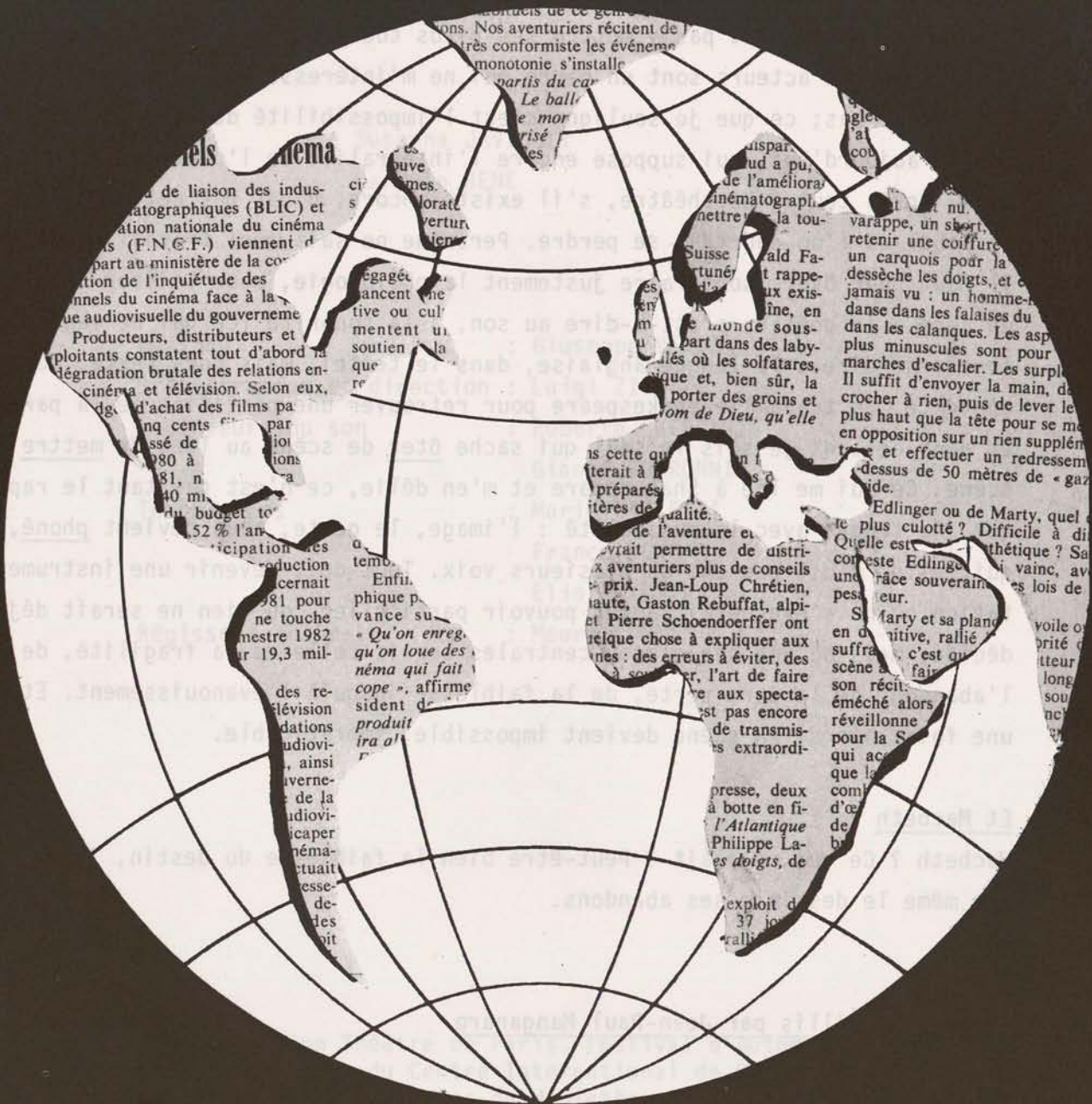
Encore Shakespeare, d'abord parce qu'il a été trop représenté, et mal représenté. Il s'agit pour moi de nier justement la représentation telle qu'on l'entend, que les autres la vivent, aussi bien du côté des spectateurs que du côté des acteurs et d'autres facteurs du théâtre. Ensemble, ils font du genre, du genre théâtral, si vous voulez. Ils n'ont pas encore compris que, en fait, la scène est impraticable - on ne peut pas en faire une pratique de la constance, on ne peut pas y mettre ses pieds toute une vie sans s'empoisonner. Or, les autres acteurs sont un genre qui ne m'intéresse pas parce qu'ils ne dégènèrent pas; ce que je souligne c'est l'impossibilité de la scène telle quelle aujourd'hui, qui suppose encore l'intégralité de l'oeuvre. Par rapport à quoi, après tout ? Le théâtre, s'il existe encore, n'est pas cette bibliothèque de Babel où l'on pourrait se perdre. Personne ne sait quel travail de philologie il faut pour ôter, soustraire justement la philologie, pour laisser la place entière à la poésie, c'est-à-dire au son, à la sonorité (ce qui ne veut pas forcément dire à la langue anglaise, dans le texte), mais hors texte, hors contexte. Je travaille shakespeare pour retrouver une partition de la parole et dans ce sens je suis le seul qui sache ôter de scène au lieu de mettre en scène. Ce qui me lie à Shakespeare et m'en délie, ce n'est pas tant le rapport que j'y trouve avec la musicalité : l'image, le geste, tout devient phoné, qui, elle, n'est pas une ou plusieurs voix. Tout doit devenir une instrumentation où ne s'exercerait aucun pouvoir particulier, où rien ne serait déjà décidé, mais où une des places centrales serait celle de la fragilité, de l'abandon, de la pure perte, de la faiblesse jusqu'à l'évanouissement. Et encore une fois, alors, la scène devient impossible, impraticable.

Et Macbeth ?

Macbeth ? Ce qui me plait ? Peut-être bien la faiblesse du destin, je me dis que même le destin a ses abandons.

Propos recueillis par Jean-Paul Manganaro

LE MONDE • CHAQUE • MERCREDI • UN
 SUPPLÉMENT • ARTS • SPECTACLES



Le Monde

FRFAP - 1983 - TH - 04 - PG 25